

---

 VOYAGE DE TUCKEY

AU ZAIRE OU FLEUVE DU CONGO,

 EN 1816.
 

---

On savait que le Zaïre, à son embouchure dans l'Océan atlantique, sur la côte du Congo, est très-considérable. D'un autre côté on ignorait quelle direction le Dialiba prenait après avoir traversé le centre de l'Afrique; Park et d'autres voyageurs avaient entendu dire qu'il tournait au sud. M. Reichard, savant géographe allemand, pensa qu'il versait ses eaux dans le golfe de Benin, et que le Rio-Formoso formait son embouchure. Cette opinion, regardée comme admissible par quelques personnes, fut combattue par d'autres comme insoutenable. On prétendit qu'il était beaucoup plus probable que le Congo ou Zaïre, présentait l'issue par laquelle le Dialiba parvenait à la mer.

En conséquence une expédition fut projetée en Angleterre pour remonter le Zaïre et constater son identité avec le Dialiba. Le commandement

en fut donné au capitaine Tuckey, hydrographe très-instruit et marin expérimenté; on lui adjoint des officiers de mérite; plusieurs savant l'accompagnèrent. L'équipage, y compris les officiers et des ouvriers, était composé de soixante-un hommes qui furent embarqués sur la *Dorothee* et le sloop le *Congo*.

Le 16 février 1816, les deux navires partirent de Deptford sur la Tamise; après beaucoup de contrariétés que le mauvais temps leur fit éprouver dans la Manche et une relâche à Sant-Iago, une des îles du cap Vert, ils eurent une traversée longue et ennuyeuse parce qu'ils serraient trop la terre, ce qui les privait des vents du large. Tukey reconnut que la côte, depuis le cap Lopez jusqu'au cap Padron, est placée beaucoup trop à l'ouest sur les cartes, et qu'au lieu des deux fleuves le Cacongo et le Loango-Louisa, il n'en existe réellement qu'un à la position que l'on assigne au premier.

Le 30 juin on jeta l'ancre près de la pointe de Malembe. Aussitôt plusieurs canots se détachèrent de la côte. Dans l'un se trouvait le mafouk ou douanier du roi nègre. Croyant que les deux navires venaient pour faire la traite, il commença par dire qu'il avait un bel assortiment d'esclaves. On eut beaucoup de peine à le détromper; convaincu enfin que sa marchandise ne pouvait

trouver de débit, il vomit un torrent d'invectives contre les souverains de l'Europe, et déclara que son pays était à moitié ruiné par la cessation de ce commerce. Après qu'il eut donné un libre cours à sa colère, il changea de sujet et offrit de fournir des provisions fraîches, ce qui fut accepté, et en conséquence il envoya ses canots à terre. Quant à lui, il témoigna le désir de passer la nuit, à bord afin, disait-il, de jouir plus long-temps de la société des Anglais; il savait que les charmes de leur conversation seraient relevés par des libations d'eau-de-vie; effectivement il en but tant, ainsi que huit autres officiers, qu'ils ne pouvaient plus se tenir debout.

L'habillement de ces personnages offrait un singulier mélange de costume européen et africain. Le mafouk avait une veste de drap rouge très-fin; son secrétaire un uniforme de général anglais sur son corps nu; un troisième un habit rouge galonné comme la robe d'un bedeau de paroisse anglaise. Indépendamment de ces vêtements européens, ils avaient un morceau de toile de coton roulée autour de la poitrine, un bonnet rayé et un petit tablier fait d'une peau d'animal; ce tablier est une marque de distinction interdite aux gens du commun. Ils étaient de plus chargés d'anneaux de fer et de cuivre aux poignets et aux chevilles, de colliers de ver-

roterie, et d'autres de poils de la queue d'éléphant; enfin de fétiches qui consistaient en coquilles, cornes, cailloux, morceaux de bois, chiffons et os de singe: celui-ci paraissait le plus estimé.

Tuckey apprit que le roi de Malembe ou Makongo réside à Chinghélé, ville de l'intérieur du pays; c'est évidemment le Kinhelé des cartes. Il était facile d'obtenir des renseignements des nègres qui vinrent à bord; car tous parlaient anglais de manière à se faire comprendre, et quelques-uns s'exprimaient encore mieux en français.

Les navires avancèrent lentement vers le sud jusqu'au 5 juillet. Ce jour-là, dans l'après-midi, un bon vent du large permit de marcher plus vite. La sonde avait rapporté vingt-deux, puis treize brasses, ensuite dix-huit, puis après un certain intervalle on ne trouva pas fond à cent cinquante. Il était évident que l'on avait atteint le canal du Zaïre; bientôt l'on fut au-delà de ce canal sans fond, et l'on essaya de mouiller; sur ces entrefaites le mafouk de la côte voisine vint à bord: c'était le misérable le plus sale et le plus déguenillé que l'on pût imaginer; et cependant il exigeait qu'on eût pour lui les plus grands égards: il se plaignit hautement de ce qu'on ne le recevait pas d'une manière conforme à sa dignité; mais sa mauvaise humeur se dissipa au bruit d'un coup de canon qui fut tiré en son hon-

neur, et surtout à la vue d'une bouteille d'eau-de-vie qu'on lui apporta. Ses dispositions changèrent tellement qu'il resta cinq jours à bord.

Le 12 juillet Tuckey reconnaissant l'impossibilité de faire franchir à la *Dorothee* le courant du Zaïre, fit transporter sur le *Congo* les approvisionnementemens en tout genre qui lui étaient nécessaires, puis équiper les canots; l'opération du déchargement de la *Dorothee* fut terminée le 18. On entra dans le fleuve après avoir doublé le cap Padron qui est à sa rive méridionale.

Pendant qu'il était mouillé vis-à-vis de ce cap, Tuckey reçut la visite de plusieurs habitans d'Embomma, qui se disaient envoyés par le grand mafouk de ce lieu pour servir de pilotes aux bâtimens en remontant le fleuve. « Je me serais bien volontiers passé de leur compagnie, dit Tuckey, cependant je ne pus me dispenser de les recevoir à bord, en leur faisant comprendre qu'ils ne devaient pas s'attendre à trouver sur un navire du roi les mêmes attentions que sur les bâtimens du commerce.

« Nous fûmes aussi visités par des habitans de Sogno, village de la côte voisine. Ils se disaient chrétiens, ayant été convertis par des missionnaires portugais. Deux de ces nègres avaient appris à écrire leur nom et celui de saint Antoine, et savaient lire les litanies en latin; l'un de ces

deux hommes était même porteur d'un diplôme qui lui conférait les fonctions sacerdotales. Tous étaient chargés de crucifix et de reliques. Le pasteur de ce troupeau ne se croyait probablement pas lié par la loi du célibat; car il nous dit qu'il avait une femme et cinq concubines, et prétendait que saint Pierre n'avait pu être assez dur pour imposer aux fidèles des privations sur cet article.

« Tous ces gens de Sogno étaient des misérables de mauvaise mine, sales, couverts de gale et de vermine. Quelques canots apportèrent des denrées; mais on en demandait des prix si exorbitans que, pour ne pas encourager ces prétentions excessives, je n'achetai que quelques volailles et des œufs. »

Tuckey en pénétrant dans le fleuve, suivit la rive gauche ou méridionale. Jusque là le Zaïre ne répondait pas à l'idée que ce navigateur s'en était formée d'après les relations des voyageurs. Ses rives, dans la partie de son cours la plus rapprochée de la mer, ne sont que des amas de vase sur lesquels des mangliers ont pris racine. Elles sont coupées d'un grand nombre de canaux étroits où l'eau n'a aucun mouvement. Ce n'est qu'à une distance de sept à huit milles de chaque côté que le sol s'élève. L'espace couvert par les mangliers est impénétrable, excepté dans les

endroits où le sol est sablonneux. Dans la saison du débordement, les eaux doivent quelquefois arracher les îles que forment les canaux, et les entraîner à la mer : dans la saison de la sécheresse où l'on était alors, ces îles ne consistent qu'en de très-petites portions de terre où croissent des broussailles et des roseaux.

Sur le sol que l'on trouve au-delà des terrains inondés, on voit de grands arbres, entre autres des baobabs, et des traces d'éléphants et d'autres animaux, beaucoup d'oiseaux et des tortues.

Comme tous les nègres qui avaient paru à bord s'étaient donnés pour des envoyés du mafouk d'Embomma, et se traitaient les uns les autres d'imposteurs, qui ne venaient que pour se faire donner un verre d'eau-de-vie, éviter d'être trompé et de mécontenter ces gens-là, était difficile. Cependant Tuckey parvint à s'en débarrasser en leur annonçant qu'il les retiendrait à bord jusqu'à son arrivée à Embomma, et que là le mafouk déciderait quels étaient les imposteurs, et les punirait.

Ennuyé de l'importunité de ces prétendus agens du mafouk, Tuckey prit aussi celui-ci pour un imposteur lorsqu'il se présenta, et le reçut avec si peu de cérémonie que ce personnage quitta précipitamment le navire. Le capitaine, averti de son erreur, fit saluer le mafouk de quatre coups de

canon ; cette politesse fit oublier à l'officier nègre le désagrément du premier accueil ; il revint l'après-midi avec une vingtaine de gens de sa suite ; comme on savait qu'il jouissait d'un grand crédit à Embomma, on le laissa lui et son monde boire de l'eau-de-vie tant qu'ils voulurent.

Le 25 juillet, on atteignit le village de Lombi où demeure le fouka ou marchand du chenou ou chef d'Embomma. Là les Anglais furent témoins d'une scène intéressante. Tuckey avait embarqué en Angleterre un nègre nommé Simmons pour le ramener dans son pays ; Simmons retrouva son père et son frère à Lombi ; ils le conduisirent à terre, où son retour fut célébré par des réjouissances qui durèrent toute la nuit. Mongova Séki, père de Simmons, l'avait confié, lorsqu'il n'avait que huit à dix ans, à un capitaine de Liverpool, afin qu'il reçût de l'éducation en Angleterre ; mais l'infâme marin trouva plus simple et plus profitable de le vendre comme esclave à Saint-Christophe. Le jeune nègre trouva le moyen de s'échapper de l'habitation où il travaillait, et de passer sur un vaisseau de ligne anglais où il servit jusqu'à la fin de la guerre. Apprenant qu'une expédition partait pour le Congo, il obtint la permission de profiter de cette occasion pour y retourner. Il était marmiton à bord du sloop.

Le lendemain, Simmons vint rendre visite au

capitaine; on eut de la peine à le reconnaître. Son père l'avait affublé d'un habit de soie brodé d'argent, et taillé comme au commencement du dix-huitième siècle. Sous ce bel habit, Simmons avait sa veste sale et son pantalon; un chapeau noir de toile cirée, surmonté d'un énorme plumet de grenadier, et une ceinture de soie que Tuckey lui avait donnée, et à laquelle était suspendu un grand couteau de chasse, complétaient son costume. Il arriva porté dans un hamac que portaient deux esclaves; un troisième tenait un parasol au-dessus de sa tête. Son père et d'autres personnes de sa famille le précédaient; une escorte de vingt nègres armés de fusils le suivait. Le père apportait en présent quelques provisions.

Embomma est situé à une lieue de la rive droite du Zaïre. Le 27, le capitaine fit une visite de cérémonie au chenou de ce lieu, qui lui avait envoyé un palanquin si sale et si déchiré que Tuckey aima mieux aller à pied. Il marcha pendant une heure dans une plaine couverte de roseaux et entremêlée de champs de millet et de haricots. Arrivé au banza ou village, il se mit dans le palanquin; on le déposa sous un grand arbre; la terre avait été soigneusement balayée; quatre crânes d'ennemis faits prisonniers dans un combat étaient suspendus à l'arbre. Après une demi-heure d'attente, Tuckey et sa suite furent conduits à la

maison du chenou; ses gens étaient assemblés dans une cour fermée de claies de roseaux. Tuckey fut invité à s'asseoir sur une espèce de siège fait avec de vieilles caisses, et revêtu d'un morceau de velours rouge. Un vieux tapis anglais et un autre grand morceau de velours étaient étendus à terre. On leva une natte, le chenou parut. « Son costume, dit Tuckey, me rappela celui d'un polichinelle. Il portait une veste de peluche cramoisie avec de gros boutons dorés, une culotte de velours rouge, des bandes de taffetas ponceau qui lui enveloppaient les jambes en guise de bas, des bottines de maroquin rouge, et un immense chapeau galonné en or et surmonté d'un bouquet de fleurs artificielles; cette parure baroque était relevée de colliers de verroterie et de corail. »

Tuckey s'efforça de faire connaître au chenou et à ses conseillers l'objet de sa mission, en disant que le roi d'Angleterre envoyait des vaisseaux dans divers pays pour connaître les marchandises dont ils avaient besoin, et que des navires marchands arriveraient ensuite avec de riches cargaisons. Ce discours était au-dessus de l'intelligence de ces nègres: ils se bornaient à répéter: « Etes-vous venus pour faire la guerre? êtes-vous venus pour commercer? » Ils finirent pourtant par croire qu'aucun de ces motifs n'amenait l'expédition; lorsque Tuckey leur assura que quoiqu'il ne fit pas

le commerce d'esclaves, il ne le gênerait pas, ils témoignèrent leur satisfaction par la cérémonie du fakilla : un chef se levait, gesticulait avec ses bras comme un sergent qui montre l'exercice, et les spectateurs se frappaient la poitrine : cela se renouvela chaque fois que Tuckey dit quelque chose qui leur fit plaisir, et surtout lorsqu'il serra la main du chenou. Un petit baril de rum qu'il avait apporté entre autres présens, ayant été produit, ce fut à qui en boirait le plus.

Le repas fut servi dans une salle où des caisses couvertes de tapis tinrent lieu de chaises et de tables ; les plats étaient de faïence ; il y avait des cuillères et des fourchettes d'argent de fabrique française. Les mets consistaient en un potage aux bananes, un quartier de chèvre, une poule rôtie, des bananes bouillies et rôties en guise de pain, du vin de palmier dans un grand pot d'argent et du rum.

Pendant le repas, le chenou questionnait Simmons sur l'objet du voyage. Cet interrogatoire terminé, le chenou appela de nouveau les Anglais, et après avoir répété ses interpellations, un vieillard qui était son conseiller cueillit une feuille d'arbre, et dit à Tuckey : « Si tu es venu pour commercer, jure par ton Dieu et romps cette feuille. » Tuckey refusa : « Jure par ton Dieu, reprit le vieillard, que tu ne viens pas pour faire la guerre, et

romps la feuille. » Tuckey la rompit, et les nègres exécutèrent un grand sakilla ; toute défiance fut dissipée.

Pendant la conférence, les femmes du chenou, il en a cinquante, passaient la tête par les fentes des cabanes pour apercevoir les Anglais. A l'instant où ceux-ci se retiraient, le chenou et ses courtisans leur offrirent leurs femmes et leurs filles. Celles-ci, quoique traitées comme des objets de trafic, ne montrèrent pas la moindre répugnance ; cependant elles résistèrent à toutes les sollicitations pendant le jour, dans la crainte d'être tuées par le fétiche. Ces femmes étaient généralement jolies et bien faites.

Tuckey resta huit jours à Embomma ; chaque jour il recevait une visite du chenou, ou bien lui en rendait une ; ce chef était bien moins exigeant qu'aucun des nègres que l'on avait vus à bord ; il témoigna beaucoup de regrets quand le *Congo* partit ; probablement ils étaient causés en partie par la perte de la bouteille de rum que Tuckey lui envoyait tous les matins en échange d'une bouteille de vin de palmier. Il chargea trois de ses fils et deux pilotes d'accompagner le navire ; Tuckey de son côté avait loué quatre matelots pour soulager son équipage.

En continuant à remonter le fleuve, Tuckey le trouva bordé de rochers stériles et schisteux ;

ils s'étendaient jusqu'au milieu du courant, et y occasionaient des cataractes. Des ravins et des vallons cultivés viennent aboutir au rivage. Cependant à mesure que l'on avançait, les montagnes devenaient plus escarpées, les vallées étaient moins nombreuses, on ne voyait sur les bords de l'eau ni palmier ni apparences de culture. Les obstacles augmentaient à cause des bancs de rocher et de la rapidité du courant.

Le 10 août, Tuckey rendit visite au chenou de Noki; pour arriver à ce banza, il fut obligé de marcher pendant deux heures, tantôt en gravissant des collines rocailleuses, tantôt en descendant au fond de vallées fertiles où l'on rencontra des villages. Noki est situé sur le haut d'un rocher, au milieu de palmiers et de jardins potagers. Le chenou étalait une pompe plus sauvage que le chenou d'Embomma. Les sièges et le sol étaient couverts de peaux de panthères et de lions; c'est un crime pour les sujets, même du plus haut rang de les fouler aux pieds; quiconque enfreint la défense, est condamné à l'esclavage; aussi les chefs subalternes suivaient avec une exactitude extrême, les petits intervalles que ces peaux laissaient entre elles. Le chenou portait un manteau rouge galonné, et un grand bonnet orné de plumes de héron; moins interrogant, il était aussi moins affable que le chenou d'Embomma. Il ac-

corda deux guides pour accompagner les Anglais jusqu'à la cataracte d'Yellala; au-delà le pays était pour lui et pour tout son monde une terre inconnue; aucun nègre n'avait, disait-on, franchi cette barrière.

On mesura la hauteur du banza, et l'on trouva qu'il était à 1300 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Le lendemain Tuckey vit arriver sur le bord du fleuve, une princesse et trois filles du chenou qui apportaient une poule, une demi douzaine d'œufs, et un petit panier de fèves. Quand on leur eut acheté leurs denrées le double de ce qu'elles valaient, elles offrirent galamment de tenir compagnie à ceux des Anglais qui voudraient les prendre avec eux à bord des chaloupes; le refus de leurs avances leur causa une surprise difficile à décrire.

Des tournans qui agitaient les eaux du fleuve, contraiaient fréquemment la marche de la goëlette et des canots des Anglais. Arrivés en vue des rochers d'Yellala, qu'aucune embarcation n'avait jamais essayé de franchir, ils se trouvèrent entre des montagnes hautes de 500 pieds. Comme le lit du Zaïre paraissait traversé par des écueils, et que l'on ne savait si les chaloupes pourraient naviguer plus avant, ou être transportées par terre; Tuckey alla d'abord en canot reconnaître le passage; la rapidité du courant semblait être le seul obstacle à